

Spiritualité

«Pour les condamnés à mort, la vie est plus importante que leur vie»

A l'approche de la Toussaint, qui mieux que les détenus du couloir de la mort pour questionner la fin? En marge d'un spectacle, l'écrivaine Karelle Ménine évoque l'héritage de Newton Anderson, exécuté au Texas à 30 ans

Marie-Pierre Genecand

«**D**ans chaque lettre, il me demandait de lui raconter la lumière sur le lac, les étoiles dans le ciel, de regarder l'aube pour lui, les arbres aussi, ou d'évoquer la neige en hiver. Il me disait chaque fois de prendre soin de moi. Ce qui m'a frappé dans sa correspondance? A quel point la vie pulsait dans ses lettres, à quel point il aspirait à ressentir et à transmettre le vivant», se souvient Karelle Ménine, écrivaine et artiste franco-suisse.

Newton Anderson était un jeune Texan blanc de 30 ans exécuté par injection mortelle le 23 février 2007 à la prison de Huntsville, au Texas. En mars 1999, lors d'un cambriolage au domicile des sexagénaires Franck et Bertha Cobb, le jeune homme a été surpris par leur présence et la situation a dégénéré. «Saisissant une arme à feu que le couple gardait à la maison, le cambrioleur a tué le mari. Il a ensuite étranglé la femme et l'a achevée de plusieurs coups de pistolet», rapporte l'AFP. Des circonstances que Karelle Ménine n'a jamais voulu connaître avant de correspondre avec lui «sans quoi la rencontre aurait pu devenir impossible. Dans cet exercice, il faut être là, entièrement, sans chercher autre chose qu'une possibilité d'échange.»

Condamné à la peine capitale, Newton Anderson a multiplié les recours avec son avocat pour empêcher son exécution. En avril 2006, le détenu apprend que la date de sa mort a été fixée. «C'est la première chose qu'il m'a écrite lorsque nous avons commencé à échanger», se souvient Karelle Ménine, qui travaille en milieu carcéral depuis vingt ans.

«J'ai immédiatement été saisie par sa tranquillité d'esprit et je me suis interrogée sur

ce qui pouvait le porter ainsi.» Newton n'était pas croyant, contrairement à Erik, un autre condamné à mort avec lequel l'artiste a aussi correspondu grâce à Amnesty International. «Erik croyait en Dieu, il en parlait beaucoup. Sa condamnation à mort a été requalifiée en condamnation à vie et j'ai peu à peu perdu sa trace. Newton, je l'ai accompagné jusqu'à la fin. Et j'ai aussi, comme il le demandait, lu une dernière lettre qu'il a écoutée sur une radio dédiée sans avoir le droit d'y répondre, peu avant d'être exécuté.» On imagine la charge émotionnelle de cet ultime geste.

Si Karelle Ménine travaille avec les prisonniers, c'est parce que, lorsqu'il était jeune, son frère a dérapé et manqué d'être incarcéré. «Cette menace d'enfermement m'a beaucoup touchée. Depuis, je mène un travail artistique dans ces lieux clos qui briment plutôt qu'ils n'éduquent, ce qui est dommage.»

En même temps, l'écrivaine reconnaît aux prisons «la capacité d'offrir un cadre d'échange». Intervenant par hasard dans la prison de Mons, au moment des attentats du Bataclan, l'artiste a eu affaire à trois jeunes

«La violence de la répression stimule la violence sociale, elle ne l'éteint pas»

Karelle Ménine, écrivaine

kamikazes belges, incarcérés en raison de leurs liens avec le réseau terroriste incriminé. «Je les ai rencontrés après leur douche, ils



étaient en tongs et en short, très détendus. Ils sont arrivés, curieux de ce que j'avais à leur proposer. Nous avons pu parler de leur radicalisation et de leurs convictions, calmement. Le directeur de la prison savait que le dialogue serait possible parce que la prison posait un cadre de respect alors que, en dehors, ces jeunes pouvaient tuer n'importe qui sans la moindre hésitation. Si la prison était toujours capable d'être cet espace d'échange là, de réparer et non de réprimer, elle aurait un sens», estime l'artiste qui a également été journaliste pour la Radio suisse romande.

Retour à Newton Anderson, ce meurtrier incarcéré depuis 1999 dans la prison texane de Huntsville, «l'une des pires des Etats Unis». En avril 2006, il apprend qu'il va être exécuté et accueille la nouvelle avec philosophie sans chercher à fuir sa responsabilité. «Je me suis posé la question de sa capacité à parler des sensations physiques du vent sur la peau, de la lumière sur le lac, du froid de la neige, alors que son temps était compté», se remémore Karelle Ménine.

«The Wall» et la poésie

Pour l'artiste, qui tire de cette expérience un spectacle intitulé *Au bout du couloir, la mer*, à voir au Théâtre Saint-Gervais, à Genève, du 21 au 26 novembre, «l'isolement total a contribué à cette libération spirituelle. Les détenus du couloir de la mort sont seuls dans leur cellule, sans codétenu et sans télévision. Avoir des livres dépend de la bonne disposition des gardiens et écouter la radio dépend de la capacité des condamnés à en acquérir une. Le plus souvent, ils n'ont rien. Le plus grave, c'est que ces prisonniers sont privés de contacts humains. Depuis 1999 jusqu'à son exécution, Newton n'a plus jamais été touché par aucun autre être humain. L'épreuve est inimaginable!»

Alors face à cet isolement dans une cellule minuscule, Newton Anderson, qui a demandé que soit joué *The Wall* des Pink Floyd le jour de son exécution, fait justement tomber un mur. Il se met à écrire des poèmes, trouve une échappée dans les mots, lui qui a toujours vécu dans la rue, et développe une telle paix intérieure que «l'homme qui a été exécuté en 2007 n'a rien à voir avec celui qui a été condamné en 1999», assure l'écrivaine.

«Bien sûr, Newton était épuisé par cette inhumanité, tournant dans sa cellule comme un lion en cage, mais jamais il n'a demandé de pitié. Il a toujours reconnu le mal qu'il avait fait et travaillé sur la mort, celle qu'il a causée sans

raison et la sienne. Pour finalement nous livrer cet enseignement: la vie est plus importante que nos vies. C'est-à-dire que rien ne sert de vivre si l'on n'est pas dans le vivant à chaque instant. Et être dans le vivant, c'est être dans le présent: observer les gens dans la rue, sentir la pluie sur sa peau, écouter un chant d'oiseau, se relier au sol, au plancher, etc. C'est être là, en toute acuité, comme lorsque les moines disent: «Regarde le monde et tu en prendras soin». Voilà ce que Newton disait dans ses poèmes et ses lettres.»

A cet instant du récit, on pourrait penser que Karelle Ménine trouve un sens à la peine de mort. Ce serait mal comprendre sa démarche. «La peine de mort est un fardeau moral pour la société qui l'autorise. Qui est-on pour donner la mort? Surtout, la peine capitale a prouvé son inefficacité totale. Les 26 Etats américains qui l'autorisent sont les plus violents d'Amérique. Pareil pour l'Iran et la Chine. Et puis, sur son passage, elle tue des innocents. La violence de la répression stimule la violence sociale, elle ne l'éteint pas.»

Se donner le droit de vivre

Ce qui intéresse Karelle Ménine dans le sillage de Newton Anderson, c'est ce que la mort peut apporter à la vie. Avant d'être exécuté, le jeune homme a dit aux enfants du couple qu'il avait tué huit ans auparavant: «Aucune excuse ne sera valable. Je vous offre ma vie, j'espère que ça suffira.»

«A travers ces mots, on réalise à quel point la vie et la mort sont liées. Dans la nature, les arbres morts continuent parfois à vivre lorsque leur feuillage est alimenté par des arbres vivants qui viennent en renfort. Dans notre société où l'on célèbre la vie comme une idole et où tous les rituels funéraires ont été peu à peu gommés, on tient la mort à distance telle une pestiférée alors qu'il faudrait l'intégrer au cycle humain.»

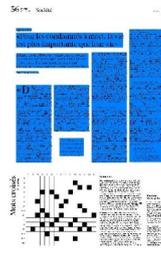
La mort est dure, elle nous prive d'êtres chers, acte Karelle Ménine. Mais elle est d'autant plus dure quand elle est niée. «Les proches qui meurent peuvent rester vivants en nous. Notre pouvoir de vie est sans mesure», assure l'artiste qui cite encore cette phrase de l'auteur Jean Cocteau: «On ferme les yeux des morts avec douceur. C'est aussi avec douceur qu'il faut ouvrir les yeux des vivants.»

Un dernier exemple tiré de la malle de l'écrivaine? L'histoire de son ami Téo, jeune poète mort à 26 ans d'une tumeur au cerveau. Quand il s'est vu condamné, le jeune homme a écrit: «Je me donne le droit de mourir, don-

LE TEMPS

Le Temps
1209 Genève
022 575 80 50
<https://www.letemps.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 35'127
Parution: 6x/semaine



Page: 36
Surface: 66'804 mm²

THEATRE ST GERVAIS GENEVE

Ordre: 306002 Référence: 89822298
N° de thème: 306.002 Coupure Page: 3/3

nez-vous le droit de vivre.» ■

**«Au bout du couloir, la mer»,
Théâtre Saint-Gervais, Genève,
du 21 au 26 novembre, dans le cadre
du festival Les Créatives.
Le 14 novembre, au Centre des arts
de l'Ecolint aura lieu une table ronde
sur le même sujet intitulée «Au contact
d'un condamné à mort».**